

Le Kunstenfestivaldesarts 15, une envie encore plus forte de prendre le monde pour ce qu'il est et ce qu'il pourrait être. Une envie furieuse d'imaginer aussi. La création/performance *Derailment* de Léa Drouet en est la preuve rebelle :  $1+1 = 2$ . Play

Qui touche à la puissance inouïe de la performance prend le risque de tomber dans le sublime. En ce sens, à observer *Derailment* de Léa Drouet, on comprend que l'action créative se porte vers un ailleurs qui ignore les codes de la représentation et s'adjoint la jouissance de la destruction dans la gare Bruxelles-Congrès désaffectée. Son (analogique, diffusé ou concret) espace et corps y sont transformés en pâte à modeler, à vue.

Le travail de Léa Drouet semble de plus en plus affranchi, aller vers de plus en plus de composantes, de fragmentations et d'hybridation. Mais avec le même impératif : réemployer, transformer, pour donner d'autres sens à la matière et au monde.

Il faut d'abord évoquer le premier ensemble (prologue) lancinant dans le trou noir qui n'est pas sans rappeler *O&* vu au Festival XS à Bruxelles en 2012. Sur le son diffusé (comme un bourdon/chant diphonique) par les magnétophones très *low-tech* tenus par 19 actants qui semblent prendre la pose (orchestré par Clément Vercelletto) de part et d'autre de la ligne/néons, se succèdent différents plans libres : le spectateur accroupi, le spectateur marchant, le spectateur respirant, le spectateur entouré par les actants, le spectateur isolé. Ici, le récit a disparu, on prend le temps d'explorer jusqu'à l'oubli de soi. La composition esthétique, le son qui engage tous les corps et les jeux/lumières (Matthieu Ferry) créent le lent décollement à la réalité et les jeux de regards irrésolus entre actant et spectateur. Que restituent les sensations qui passent par le corps du spectateur ? L'affrontement. La résistance. La transe. Elles mettent à jour la pleine présence du corps.

Plus allégorique, le deuxième ensemble suit les actants dans une autre salle. Ils nous isolent. Derrière les portes vitrées fermées, comme un *haïku* sourd, le concert/bruitiste griffé à coups de basse (Jean-Philippe Gross et Arnaud Paquotte) croise l'attitude de révolte des actants *capuchés*, vus de dos, éclairés plein feux. Vers quoi sont-ils tendus ? Le régime d'image (Frédéric Bernier) et ses chocs rappellent étrangement une scène culte du trop méconnu et atypique long métrage *Pola X* de Léos Carax (1999) : le concert noise d'une secte désaxée dans une usine/bunker désaffectée.

La création de Léa Drouet est toujours cette zone difficile à cerner, entre arts et essai, avec ses visions en relief indéfiniment ouvertes aux spectateurs. C'est un agencement de plans audio-visuels sans cesse renouvelable qui fait accepter que les ambiguïtés humaines et les colères ne peuvent jamais se dire toutes entières. Dans *Derailment*, dans le troisième ensemble, elles sont emportées dans le vacarme et la fureur discordante des flots de journaux Métro, avouant notre impuissance face au désastre.

### **Sylvia Botella**

+ Actants : Frédéric Bernier/Nicolas Patouraux/Rachel Sassi/Céline Beigbeder/Elsa Guenot/Nina Lombardo/Marie Deny/Jérôme Giller/Laetitia Yallon/Isabelle Nouzha/Thomas Dessein/Rachid Hakara/Issouf Ibodio/Lola Chuniaud/Céline de Vos/Baptiste Conte/Numa Verrez/Catalina Rincon/Simon Loiseau.

